

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

PESSAH

12 Sujets d'Étude & Débat pour la Table de Fête

Douze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Pessah : chercher le hamets en soi » : ce que l'on cherche vraiment à la lumière de la bougie, pourquoi le levain n'est pas un intrus, ce que la plaie des premiers-nés dit de l'esprit de possession, et pourquoi on ne bénit pas la Hagada. Jusqu'à cette phrase du Rav : nous ne sommes pas libres, nous sommes en train de nous libérer.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Pessah

01 **On cache le hamets pour pouvoir le trouver**

02 **Le levain n'est pas ajouté à la pâte, il est dedans**

03 **Les trois visages du pain**

04 **Vendre sa liberté pour un morceau de pain**

05 **Pessah, le saut hors de la logique**

06 **Un enfant ne s'acquiert pas**

07 **Interroge ton père, et ne t'arrête pas là**

08 **On ne sort pas de Mitsraïm, on l'arrache de soi**

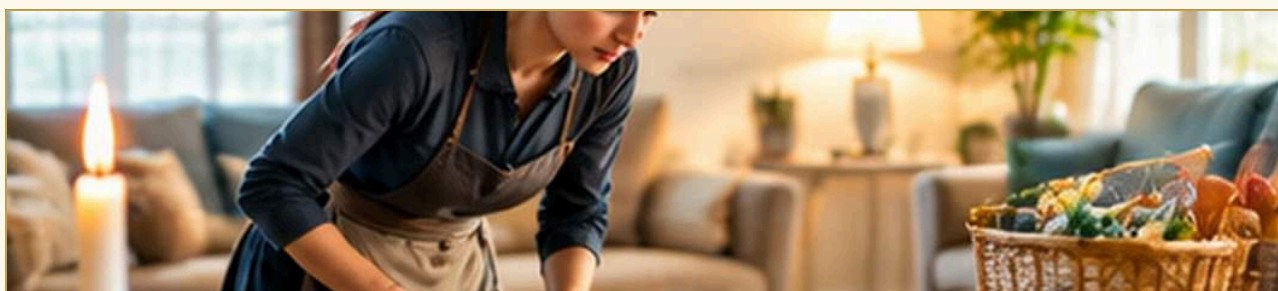
09 **De « Maître » au Nom**

10 **Quatre manières de parler, et le chant**

11 **La mitsva sur laquelle on ne dit pas de bénédiction**

12 **Cinquante fois la sortie d'Égypte**

On cache le hamets pour pouvoir le trouver



PRÉSENTATION

La veille de Pessah, la maison est déjà nettoyée. Alors, pour que la bénédiction ne soit pas prononcée en vain, quelqu'un dispose dix petits paquets de hamets dans les chambres, et l'on part les chercher à la bougie, sérieusement.

LA QUESTION

Chercher ce que l'on vient soi-même de cacher : est-ce un jeu, ou bien la bénédiction porte-t-elle sur autre chose que ces dix paquets ?

LA RÉPONSE

Les deux interdits : « bal yéraé », qu'on ne le voie pas, et « bal yimatsé », qu'on ne le trouve pas chez soi.

Le hamets que l'on élimine de la maison, c'est principalement le hamets qui nous habite. Il n'est pas seulement dans la demeure : il s'agit de l'éliminer en soi. C'est à la lumière de notre âme, de notre néchama, que nous cherchons les particules de ce hamets en nous-mêmes — et de ce fait la bénédiction n'est jamais superflue, jamais une berakha levatala. Il s'agit de l'éliminer de notre pensée, de notre langage, de nos actes quotidiens.

Car il y a toujours, dans nos démarches, un tant soit peu d'ego, une suffisance à la limite de l'arrogance. Même quand nous voulons accomplir les mitsvot honnêtement, sans rien attendre en échange que la promotion morale de notre conscience, le renouveau s'impose.

La mort réside dans l'inertie, dans le vieillissement. Avec le printemps, le retour de la nature à la vie, il faut un retour de l'esprit à un état de jouissance. C'est en cela que consiste l'élimination du hamets.

CONCLUSION DU RAV

C'est à la lumière de notre âme, de notre néchama, que nous cherchons les particules de ce hamets en nous-mêmes.

LEÇON POUR LA TABLE

On cherche à la bougie ce qu'on sait déjà où trouver. Dans quel recoin de notre façon de parler ou d'agir se cache encore un peu de suffisance ? Que chacun en nomme un, chez lui — avant de chercher chez les autres.

Le levain n'est pas ajouté à la pâte, il est dedans



PRÉSENTATION

On imagine le hametz comme un corps étranger : on ajoute la levure, la pâte gonfle. Or laissez la pâte seule, sans rien y mettre, et elle lèvera d'elle-même. Le levain ne vient pas du dehors : il fait partie de la pâte.

LA QUESTION

Si le levain fait partie de la pâte, faut-il vraiment l'éliminer — ou seulement lui rendre sa mesure ?

LA RÉPONSE

Kina, taava, kavod : l'esprit de compétition, le désir, l'affirmation de soi.

Le hametz n'est pas un élément étranger, comme quand on apporte la levure dans la pâte. Laissez sans levain, après un certain temps, la pâte lève d'elle-même. Le levain qui lui donne sa saveur, s'il dépasse son temps, va l'abîmer. Tout est donc une question de dosage dans le temps.

De même, dans l'homme, ce qui est élément de désir n'est pas à abolir : c'est le stimulant de toute action. Mais trois éléments, disent nos sages, font que le yétser cesse d'être créateur et abîme la pâte : la kina, l'esprit de compétition ; la taava, le désir ; le kavod, l'affirmation de soi.

Nous ne pouvons pas dire que nous nous en séparons : ils participent à notre pensée et à notre action, et peuvent être positifs. Mais sept jours par an, il s'agit de les neutraliser, pour les reprendre ensuite avec de nouvelles perspectives d'usage.

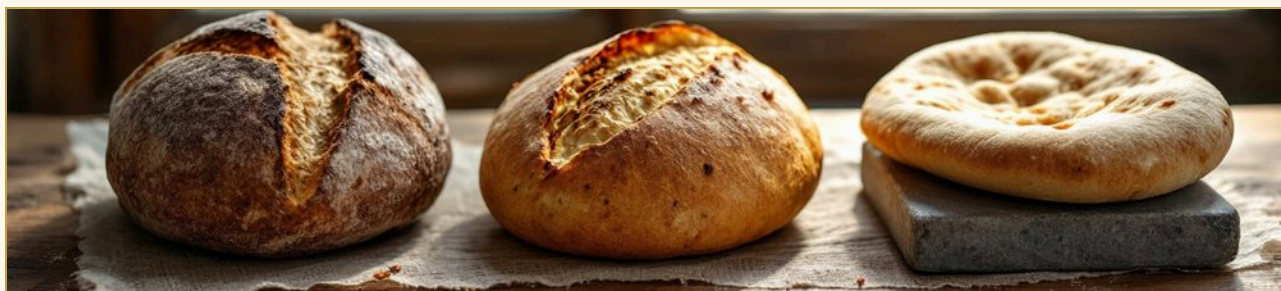
CONCLUSION DU RAV

Sept jours par an, il s'agit de les neutraliser, afin de les reprendre après avec de nouvelles perspectives d'usage.

LEÇON POUR LA TABLE

Compétition, désir, besoin d'être reconnu : aucun n'est mauvais en soi. Lequel a « dépassé son temps » chez nous cette année ? Et à quoi pourrait-il servir de bon une fois remis à sa juste mesure, après la fête ?

Les trois visages du pain



PRÉSENTATION

Pourquoi l'interdit de Pessah porte-t-il sur le pain ? Le Rav rappelle que, dans la Torah, le lé'hem ne désigne pas seulement la nourriture. Et la Torah elle-même connaît trois mots pour dire le levain.

LA QUESTION

Quelles sont les trois relations que le hamets peut abîmer ?

LA RÉPONSE

Hamets, ma'hmétset, se'or : trois mots pour le levain.

Le pain est l'élément nourricier de l'homme. Mais on trouve aussi le lé'hem au sens du féminin : à propos de Yossef, il est dit que son maître ne s'était rien réservé, sauf le pain — et ce pain, c'était la femme de Potiphar. Il y a enfin un troisième pain : le korban, le sacrifice ; dévié de sa trajectoire, il devient avoda zara, idolâtrie.

L'élimination du hamets couvre donc trois stades : la relation avec ma personne, la relation avec autrui à travers le féminin, et la relation avec l'absolu à travers le korban.

Les trois mots du levain le disent aussi. Le hamets, c'est le levain matériel ; la ma'hmétset, au féminin, renvoie au rapport à l'autre ; le se'or partage son étymologie avec ché'érit, le reste, ce que l'on considère comme superflu. Chacun est essentiel à sa place, et devient destructeur quand il déborde de sa mesure.

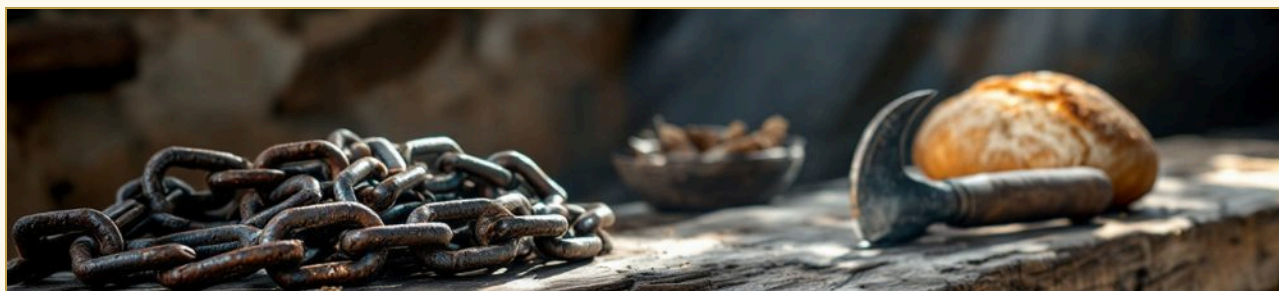
CONCLUSION DU RAV

Quand il est dévié, il devient avoda zara.

LEÇON POUR LA TABLE

Avec nous-mêmes, avec ceux que nous aimons, avec D' : dans laquelle de ces trois relations quelque chose a-t-il « levé » de trop cette année ? Que chacun choisisse la sienne, sans commenter celle des autres.

Vendre sa liberté pour un morceau de pain



PRÉSENTATION

Michlei le dit sans détour : pour un morceau de pain, l'homme peut se vendre. Le pain est l'aliment pour lequel il consent à vendre sa propre liberté. Le Rav étend cette servitude bien au-delà du travail.

LA QUESTION

Quelles servitudes, dans une vie ordinaire, ressemblent à l'Égypte — et que veut dire « rendre au hamets sa dose » ?

LA RÉPONSE

« Pour un morceau de pain, un homme peut fauter » (Michlei 28, 21).

Parce qu'une malédiction accompagne le pain, l'homme doit s'interroger sur la façon dont il gagne sa vie et sur son approche de la vie, pour ne pas dépasser les limites de la servitude : ne pas devenir un serviteur, un esclave inconditionnel.

Et cela ne concerne pas seulement la profession. Nous sommes conditionnés par notre vie conjugale, par l'éducation des enfants : là aussi, un état de servitude peut nous gagner. Tout s'use, tout rouille. Il faut rester en état d'alerte.

Il ne s'agit donc pas d'éliminer totalement le hamets, mais de lui restituer sa dose, sa mesure en toute chose : au niveau du nefech, des besoins essentiels de la vie ; au niveau du roua'h, de l'esprit ; au niveau de notre service divin. Quand nous l'avons fait, alors nous pouvons célébrer Pessah.

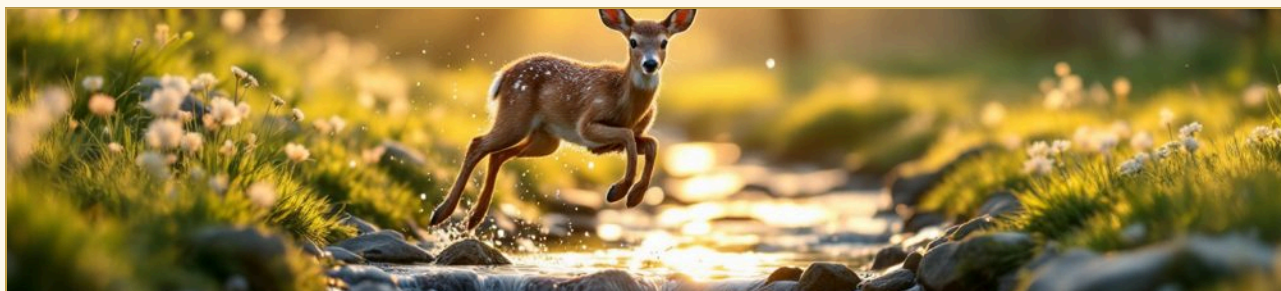
CONCLUSION DU RAV

Tout s'use, tout rouille. Il faudrait rester en état d'alerte.

LEÇON POUR LA TABLE

Travail, couple, enfants : tout ce que nous aimons peut devenir une routine qui nous asservit. Où avons-nous glissé, cette année, de l'engagement à la servitude ? Que faudrait-il changer, concrètement, pour retrouver la bonne dose ?

Pessah, le saut hors de la logique



PRÉSENTATION

Pessah veut dire sauter. Le Rav part d'un constat de naturaliste : aucune logique ne conduit de l'inerte au vivant. Et il en tire une manière de vivre.

LA QUESTION

Peut-on vraiment passer d'esclave à homme libre « en un clin d'œil » ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « Effectuer le saut n'obéit à aucune logique. »

Il n'y a pas de logique de passage de l'inerte au vivant, de la terre au végétal, du végétal à l'animal, de l'animal à l'humain. Il y a toujours une mutation, un au-delà de la chose. Cela s'appelle Pessah : non pas une rationalité pure, mais une mutation totale.

Nous voulons toujours que les choses soient logiques. Pourtant, s'émerveiller devant un tableau, écouter une belle musique, vivre une émotion, une joie : cela n'obéit pas à la logique. C'est un transport de l'être d'un monde à un autre, et c'est cela qui fait la beauté et la joie.

Le mot n'apparaît qu'à la sortie d'Égypte, où il s'agit de passer instantanément d'un être conditionné à un être libre. Croire à ce changement immédiat, qui peut s'effectuer à n'importe quel moment, change notre façon de voir les choses et de vivre les événements.

CONCLUSION DU RAV

Cela s'opère ici et maintenant, en un clin d'œil.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous attendons souvent que le changement vienne pas à pas, « quand les conditions seront réunies ». Quel changement repoussons-nous ainsi depuis longtemps ? Et si c'était, comme à Pessah, l'affaire d'un instant : que faudrait-il faire dès demain matin ?

Un enfant ne s'acquiert pas



PRÉSENTATION

Le nom de Pessah vient du passage par-delà la mort des premiers-nés d'Israël, qui auraient dû subir le même sort que ceux d'Égypte. Pourquoi, justement, les premiers-nés ?

LA QUESTION

Que visait la plaie des premiers-nés, et quel Pessah s'opère entre un parent et son enfant ?

LA RÉPONSE

'Hava appelle son premier fils Kayin : « J'ai acquis un homme » (Béréchit 4, 1).

Nous n'étions pas différents des Égyptiens : tous les premiers-nés devaient mourir. Parce que c'étaient les premiers fruits, ceux qui donnaient aux parents une certaine satisfaction d'être, qui changeaient leur état de mari en père — et où s'installait une notion de possession.

'Hava a appelé son premier enfant Kayin, du verbe kana, posséder. Mais un enfant ne s'acquiert pas. C'est un au-delà de moi-même : ni ma photocopie, ni nécessairement le prototype de ma vie. Je l'éduque pour qu'il soit l'au-delà de ma propre vie.

Mettre fin à cette notion de possession en toute chose, c'est ce qui sort l'homme de son ego, de sa servitude à des clichés de vie, pour qu'il voie l'au-delà et accomplisse le saut.

CONCLUSION DU RAV

Il y a toujours un Pessah qui s'opère dans le passage du père à l'enfant.

LEÇON POUR LA TABLE

Parents, qu'attendons-nous secrètement de nos enfants : qu'ils nous ressemblent, ou qu'ils nous dépassent ? Enfants, en quoi aimeriez-vous être « l'au-delà » de vos parents plutôt que leur copie ? Que chacun réponde à sa place.

Interroge ton père, et ne t'arrête pas là



PRÉSENTATION

Ce qui distingue Pessah de toutes les autres fêtes, dit le Rav, c'est cette table familiale à laquelle participent les enfants. Mais que faire quand il n'y a pas d'enfant à table ?

LA QUESTION

Avec qui faut-il dialoguer le soir de Pessah, et dans quel temps ce dialogue doit-il se tenir ?

LA RÉPONSE

« Interroge ton père, il te l'apprendra ; tes anciens, ils te le diront » (Devarim 32, 7).

La fête repose sur un dialogue entre le père et l'enfant. Quand il n'y a pas d'enfant, entre le mari et son épouse, ou l'ami qui l'accompagne ; à défaut de toute personne, entre l'homme et lui-même. Au niveau du futur, ce sont les enfants ; au niveau du présent, l'épouse ou l'ami ; et à défaut, c'est moi seul.

Interroge tes pères, tes anciens : interroge-toi sur ton passé, sur tes racines, essaie de les retrouver. Mais ne reste pas dans le passé, parce que c'est la mort. Ne bâtis pas non plus de châteaux en l'air dans ton monde spirituel : c'est une autre forme de mort.

Essaie de vivre dans un présent permanent, entre le passé et le futur, qui te permette de te libérer de toutes les chaînes du conditionnement.

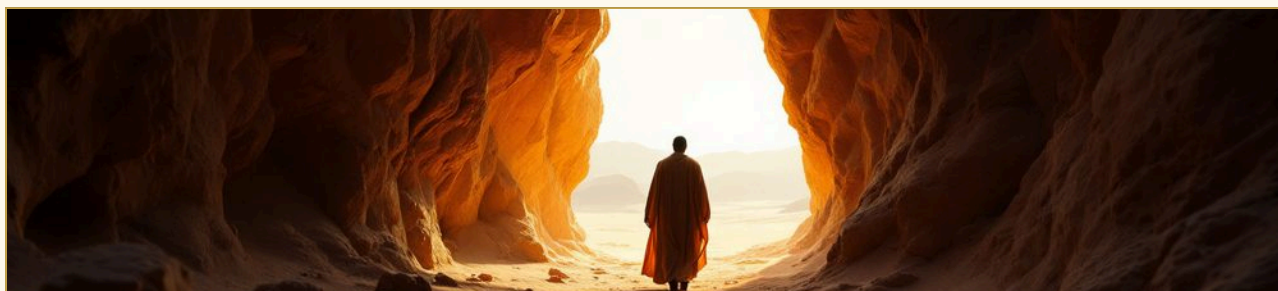
CONCLUSION DU RAV

Ne reste pas dans le passé, parce que c'est la mort.

LEÇON POUR LA TABLE

Quelle question aimerions-nous poser à un grand-parent, vivant ou disparu ? Que les plus jeunes en posent une ce soir aux plus âgés — et que les plus âgés en posent une, en retour, sur l'avenir.

On ne sort pas de Mitsraïm, on l'arrache de soi



PRÉSENTATION

Mitsraïm vient de metsar, la limite. Et le mot est un duel, comme s'il y avait deux limites. Le Rav les nomme : celle d'où l'on vient, et celle de ce que l'on peut.

LA QUESTION

Si nous sommes limités par notre passé et par nos moyens, que reste-t-il de la liberté ?

LA RÉPONSE

Mitsraïm, de metsar : deux limites.

Nous sommes limités par notre passé : nous ne l'avons pas choisi, nous sommes venus au monde avec des données précises, et l'héritage est parfois lourd — il faut lutter, le dépasser, ou l'assumer. Et nous sommes limités dans nos projets : on a beau vouloir, il faut les moyens matériels, intellectuels, spirituels.

Ce qui compte n'est pas le travail accompli, mais la démarche entreprise dans les limites qui nous ont été assignées. Si nous avons déployé tous nos moyens, et à bon escient, nous sommes méritants ; si nous avons gaspillé les forces investies en nous, nous ne le sommes pas.

La liberté en soi est une notion abstraite. Nous ne sommes pas libres : nous sommes en train de nous libérer. On ne sort pas de Mitsraïm : on arrache Mitsraïm, on arrache les limites à sa propre personne.

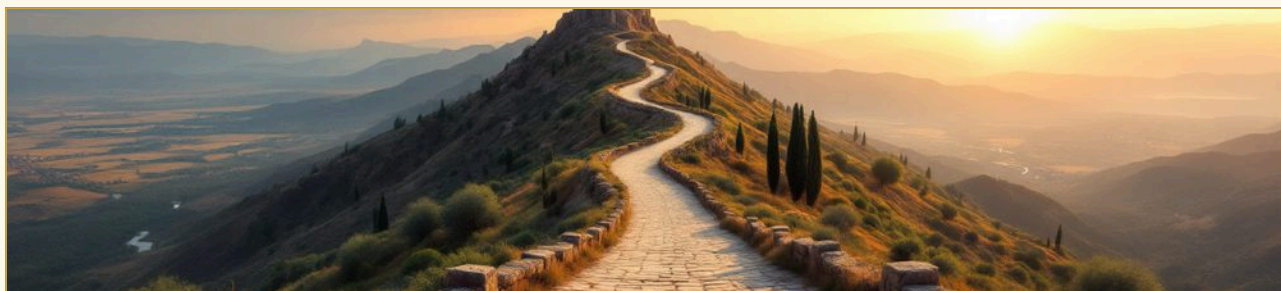
CONCLUSION DU RAV

Nous ne sommes pas libres : nous sommes en train de nous libérer.

LEÇON POUR LA TABLE

Chacun a reçu un héritage qu'il n'a pas choisi et des moyens qui ne sont pas infinis. Plutôt que de comparer nos résultats, parlons de nos démarches : qu'avons-nous fait de bon, cette année, avec exactement ce que nous avons ?

De « Maître » au Nom



PRÉSENTATION

Nos sages rattachent la sortie d'Égypte à quatre autres libérations : de Babylone, de la Perse, de la Grèce, de Rome. Le Rav y lit un passage, jusque dans notre manière de dire le nom de D'.

LA QUESTION

Pourquoi, tant que nous n'avons pas traversé ces quatre cultures, disons-nous « Maître » au lieu du Nom ?

LA RÉPONSE

Le Nom s'écrit Youd-Hé-Vav-Hé et se prononce Adonaï, le Maître.

Quand nous prononçons le nom de D', ce qui est écrit, ce sont les quatre lettres du Nom, de la racine du verbe être. Mais ce que nous disons, c'est Adnout, le Maître. Autrement dit, notre perception même du spirituel reste un état d'assujettissement : nous nous considérons comme les serviteurs d'un maître.

Il y a quatre étapes de libération avant d'atteindre le niveau où les choses deviennent transparentes. Ces quatre étapes épousent les quatre lettres du Nom comme les quatre lettres d'Adonaï. Tant que nous n'avons pas dépassé ce que véhiculent ces quatre cultures, nous restons dans la dépendance : nous nourrissons des complexes à leur égard.

Mais, précise le Rav, pour pouvoir les dépasser, il faut d'abord pouvoir les intégrer totalement.

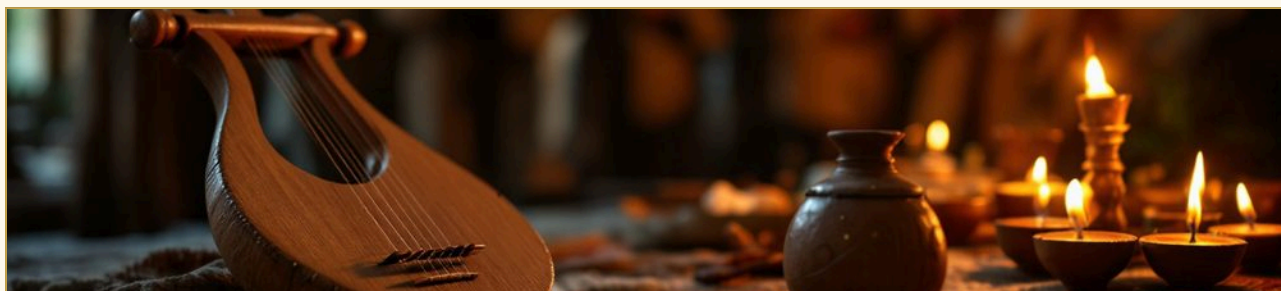
CONCLUSION DU RAV

Pour pouvoir les dépasser, il faut pouvoir aussi les intégrer totalement.

LEÇON POUR LA TABLE

Envers quelle culture — scientifique, artistique, économique — nous sentons-nous complexés ? La connaissons-nous assez pour la dépasser ? Et notre rapport à D' ressemble-t-il plutôt à celui d'un serviteur qui craint, ou d'un enfant qui cherche ?

Quatre manières de parler, et le chant



PRÉSENTATION

Le Rav distingue quatre modes de parole, qui donnent leur forme à la soirée. Les trois premiers sont des dialogues ; le quatrième n'en est plus un.

LA QUESTION

Pourquoi la soirée de la parole se termine-t-elle par le chant ?

LA RÉPONSE

« L'homme devint un être vivant » : « un esprit doué de parole », traduit le Targoum (Béréchit 2, 7).

Il y a le dire : je me parle à moi-même. Il y a la parole adressée à l'autre. Il y a le dialogue où j'ai gagné l'intérêt de mon vis-à-vis, ou lui le mien : nous avons formé un faisceau d'idées, de pensée — haged, Hagada, higoud. C'est cela que nous voulons réaliser le soir de Pessah.

Et le quatrième, c'est le chir, le chant. À tous les niveaux du dialogue, il peut y avoir quelques fausses notes : quand je me parle, quand je parle à l'autre, quand on a arrondi les angles pour finir par se comprendre. Le chant, lui, n'accepte aucune fausse note.

Car la part du divin en l'homme, c'est ce souffle qui véhicule la parole. Sortir d'Égypte, c'est libérer le langage de ses artifices et lui rendre son souffle originel — et pour cela, il faut une Hagada, une éducation.

CONCLUSION DU RAV

Le chant n'accepte aucune fausse note.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous chantons ensemble des paroles que nous ne saurions pas toujours nous dire. Quel chant de famille nous unit vraiment ? Et quelle conversation, restée pleine de fausses notes, aimerions-nous un jour pouvoir « chanter » ensemble ?

SUJET 11

La mitsva sur laquelle on ne dit pas de bénédiction



PRÉSENTATION

On bénit avant de lire la Meguila, avant de sonner le chofar, avant d'allumer la hanoukia. Raconter la sortie d'Égypte est aussi une mitsva. Et pourtant, aucune bénédiction n'a été instituée pour la Hagada.

LA QUESTION

Pourquoi la seule mitsva de la soirée qui donne son nom au livre est-elle celle qu'on ne bénit pas ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « *Si on fait une bénédiction, c'est pour l'aboutissement d'une mitsva.* »

Première réponse : si nous sommes en cours de libération et que la mitsva ne connaît pas de fin, comment faire une bénédiction sur ce qui n'aboutit pas encore ? Quand on bénit, c'est pour l'aboutissement d'une mitsva — et ici, elle n'est pas à son aboutissement.

Deuxième réponse : la Hagada n'est qu'un instrument dont nous nous servons pour atteindre notre objectif, ce mouvement de dialogue qui conduit à la libération. Or nous ne faisons jamais de bénédiction sur les instruments qui permettent l'accomplissement d'une mitsva.

Troisième réponse : la Hagada est elle-même une forme de bénédiction, un hommage rendu au mouvement libérateur de D' en quatre étapes — je vous ai fait sortir, je vous ai délivrés, je vous ai libérés, je vous ai adoptés comme peuple. Ce que nous célébrons ce soir, c'est cette identité retrouvée de peuple.

CONCLUSION DU RAV

Si on fait une bénédiction, c'est pour l'aboutissement d'une mitsva. Ici, elle n'est pas à son aboutissement.

LEÇON POUR LA TABLE

Certaines choses ne se « bénissent » pas parce qu'elles ne sont jamais finies : l'éducation, un couple, une amitié. Laquelle de ces œuvres inachevées nous tient le plus à cœur ? Et quelle étape pourrions-nous lui faire franchir avant la fin de la fête ?

Cinquante fois la sortie d'Égypte



PRÉSENTATION

Où trouve-t-on le modèle de la Hagada ? Le Rav répond : dans la déclaration que faisait celui qui apportait ses prémices au Temple. Et il compte combien de fois la Torah mentionne la sortie d'Égypte.

LA QUESTION

Pourquoi le paysan qui apporte ses premiers fruits doit-il raconter la sortie d'Égypte — et que signifie le chiffre cinquante ?

LA RÉPONSE

« Arami oved avi... » — la déclaration des prémices (Devarim 26, 5).

L'essentiel de la Hagada se trouve dans le mikra bikourim, l'aveu que faisait le fidèle en présentant au Cohen les premiers fruits de son jardin. Il y récapitulait ce que fut pour lui la sortie d'Égypte — au présent.

Le Rav lit cette récapitulation, avec la version araméenne du Targoum, comme une louange : je loue l'Éternel de m'avoir libéré du conditionnement de l'Égypte. Et l'Égypte étant le prototype de tous les exils, dans n'importe quelle situation l'homme se retrouve dans ce souvenir permanent de la sortie d'Égypte.

Selon le Rav, la Torah la mentionne cinquante fois : le chiffre du jubilé, qui libère les esclaves — même celui qui avait consenti à se vendre — et rend les terres à leur ancien propriétaire. Louer l'Éternel, c'est aussi le louer d'avoir institué des lois qui imposent cette libération.

CONCLUSION DU RAV

La sortie d'Égypte est la prémisse de l'histoire du peuple juif. Le peuple juif est né à la sortie d'Égypte.

LEÇON POUR LA TABLE

Le paysan racontait l'histoire de son peuple en apportant ses propres fruits. Quels sont les « premiers fruits » de notre année — une réussite, une naissance, un projet ? Et quelle part de notre histoire familiale faudrait-il raconter en les présentant ?